

ANA GORD

**PARFUM DE PLUIE
SUR LES BALKANS**

L'AGE D'HOMME

VALSE DANS LE PASSÉ

Alors que Riki se tenait devant le tristement célèbre Dragisa Petrovic de la milice de Ljotic, qui la soumettait à un interrogatoire depuis des heures, elle se dit avec satisfaction que, juste quelques jours auparavant, elle avait brûlé toutes les lettres de Marko et de Blanki envoyées au village ces trois dernières années. Heureusement! Eux deux ne seraient pas menacés du fait qu'elle avait conservé ces papiers en dépit de l'instruction de Marko de les brûler immédiatement.

S'ils la tuaient à présent, elle regretterait que cela ne se fut pas produit dès le début, pensa Riki. On lui eût ainsi épargné bien des lamentations à percer les oreilles, et beaucoup de vexations qui lui avaient blessé les yeux. L'image même du monde lors de sa séparation trois ans plus tôt aurait été beaucoup plus sereine qu'aujourd'hui.

- Milica Marusic, prononça de nouveau la voix nasillarde, qu'est-ce que tu as à faire la maligne ? Nous savons de source sûre que tu es une sale militante communiste, et en plus une Youpine. Alors, que tu avoues ou non, ce sera la même chose pour toi. C'est uniquement par acquit de conscience — il s'interrompit pour esquisser un sourire qui fit apparaître deux petits trous au milieu des joues, comme chez une jeune fille - que je veux entendre ça de ta bouche. En même temps, je veux connaître les noms de tes compagnons de route.

La douleur qui lui déchirait le corps prenait naissance dans la hanche pour irradier ensuite dans les deux jambes, dans l'estomac et le cœur. Elle avait l'impression que chacun de ses cheveux gémissait. La mort, attirante, ricanait derrière le visage souriant de l'interrogateur et apparaissait comme une solution magnifique : un sommeil profond. Les pluies de mars et l'humidité lui avaient amolli les os, et la fièvre, qui la faisait trembler, les desséchait de nouveau. Qui aurait pu supporter cela!? A l'automne et au printemps, la hanche lui faisait encore plus mal.

- Non, dit-elle à travers ses lèvres gercées. Je vous ai déjà dit mille fois que je suis une Serbe de Bosnie, et pas une Juive, et que je suis venue ici pour fuir les oustachis. Comment ne le comprenez-vous pas?

Elle se demandait d'où lui venait la force de continuer à mentir afin de se sauver. Se sauver de quoi? Se sauver pour quoi? Pour poursuivre son agonie, continuer à ronger les restes que la vie lui jetait négligemment, comme à un chien?

— Allez, avoue une bonne fois pour toutes qui tu es et qu'on en finisse. Si tu me donnes le nom de tes copains, je te relâcherai. On ne touchera pas à un seul de tes cheveux, parole d'honneur! Nom de Dieu, je ne fais que perdre de temps avec toi ! s'emporta Petrovic. Riki se taisait.

— Bon, dit-il au bout d'une dizaine de minutes, si ce que tu affirmes est vrai, récite-moi un «Notre Père» et, disons, un hymne orthodoxe. - Il exultait.

« Eh, pauvre imbécile, au moins tu ne pourras pas te vanter d'avoir été plus malin que moi!» Elle se rappelait le «Notre Père» ainsi que l'hymne à saint Nicolas depuis l'époque où elle avait aidé Blanki, qui se convertissait à la religion orthodoxe, à apprendre ses leçons. Pourvu qu'elle s'en souvînt! L'affolement lui brouillait la pensée, ses lèvres étaient paralysées, et une respiration accélérée lui sortait de la poitrine. Le mépris de sa propre faiblesse lui fit recouvrer la sérénité. Elle commença : - Notre Père qui es aux cieux, que Ton nom soit sanctifié, que Ton règne vienne, que Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel... Elle parlait avec un air de tristesse et de défi comme si elle avait lu une prière pour le repos de son âme.

Il l'interrompit avec colère : - Tu ne vas pas me prendre pour un idiot! Tu avais beaucoup d'amis serbes... Je le sens — il se toucha le nez avec l'index — tu pues la Youpine et la communiste ! Mon nez ne se trompe jamais ! Mais, tu sais quoi, j'ai pris une décision : pour ne pas commettre une erreur fatale et laisser en vie une traîtresse de

rebelle, et puisque tu ne veux rien avouer, nous allons, à toutes fins utiles, tout bonnement te fusiller.

Elle ne dit rien.

Rendu brusquement furieux par le fait qu'elle gardait son calme, il s'approcha d'elle et lui flanqua une gifle qui la fit tomber de la chaise. Cela le soulagea.

- Il y a des manières de t'arracher la vérité, mais je n'en ai pas le temps. Si tu voulais collaborer, tu pourrais sauver ta tête, mais puisque tu refuses, il ne te reste plus qu'à crever.

Il sortit de la pièce.

«Je ne connaîtrai pas Vera», se dit-elle, «je ne verrai pas les Allemands partir, et je ne pourrai pas embrasser Blanki et Marko. Ni rentrer ni partir quelque part. La vie est comme une liaison amoureuse : plus on y investit, plus on y consacre de temps, plus la séparation est pénible. »

Riki se trouvait à un carrefour de sa vie : assez âgée pour regretter de la quitter, mais aussi ayant trop peu vécu pour l'abréger à cause d'un malheur.

Elle comprit qu'elle n'était plus la Riki qu'elle connaissait depuis plus de trois décennies : une femme à la recherche permanente d'un art de vivre, car elle affirmait que le seul fait de vivre n'était pas suffisant, pour « le petit frelon et le petit dragon », ainsi que l'appelait Milos pour la taquiner, «des naseaux diaphanes duquel sortent de dangereuses flammes».

Ce n'est qu'en traversant différentes situations que nous pouvons vérifier tous les aspects de notre personnalité, conclut-elle. S'il n'y avait pas eu la guerre, elle ne se serait jamais doutée que la jadis altière et capricieuse Sa-lom allait se demander si elle était heureuse de l'arrivée prochaine de la mort ou si elle préférait s'accrocher à la vie. La toujours joyeuse et vive Riki qui se lamentait sur son triste sort!

- Tout cela m'a l'air d'être une farce! dit-elle tout haut. A ce moment-là, deux soldats entrèrent pour l'emmener dehors. Ils la prirent par les aisselles. Elle ne résista pas, car elle avait du mal à se tenir sur ses jambes flageolantes. Dans la cour, dans un air saturé d'humidité, un peloton d'exécution fut rapidement formé.

- Tout comme dans un film, se dit-elle.

- Veux-tu que nous te bandions les yeux?

- Ce n'est pas nécessaire.

- Tu es bien fière et brave! Mais quand tu seras là-bas contre le mur, tu feras dans ta culotte... tu auras les chocottes, ma sœur, Petrovic riait avec ses petits trous dans les joues.

Ils la conduisirent «contre le mur». Elle se tenait droite. «Pourvu que je ne m'écroule pas», pensa-t-elle, «ce bandit jubilerait! Et alors ? » se demanda-t-elle tout de suite après. Une quiétude inconnue d'elle jusque-là l'envahit. Et alors? Au fond, rien n'avait d'importance. Elle sentait la douceur d'un apaisement, à l'instar de ces couchers de soleil qu'elle aimait tant.

-Feu!

Elle ferma les yeux. La détonation lui fit bourdonner les oreilles. Elle ne ressentit rien, aucune douleur, hormis quelques coups puissants à la poitrine. Elle resta sur ses jambes, vacillante mais droite. Alors un grand vide et un grand silence s'abattirent sur ses épaules. Ce fardeau la fit tomber à genoux.

La certitude qu'elle était encore en vie s'ancra dans son cœur et dans son cerveau comme un couteau. Etait-il possible qu'ils l'eussent manquée? N'était-ce point un miracle céleste, un conte de fées ? Sinyor dil mundu, pourvu qu'il ne faille pas maintenant tout recommencer! Pas ça! Elle réfléchissait fiévreusement, les paupières toujours fermées, agenouillée. Venait-elle de renaître, ou de se faire tuer? Quand la fin se transforme en commencement, d'où doit-on partir? De la fin qui se trouve au début? Quelle confusion!

Elle perdit connaissance. La douleur la réveilla. Quelqu'un lui assenait sauvagement des coups de pied en hurlant d'une voix rauque : - Avoue, chienne! Comment t'appelles-tu? Qui sont tes complices?

Alors il la souleva de terre. Elle pendait dans l'air, accrochée comme à un portemanteau à la main d'un soldat moustachu. Elle ne regarda pas le visage furieux de Dragisa Petrovié, qui se tenait tout près, mais sa poitrine :

il n'y avait pas de sang! Sa tête volait d'un côté à un autre, sous l'effet des gifles régulières du barbu. Elle sentit du sang couler de son nez. Ses joues la brûlaient. Elle commença à s'agiter dans l'air.

- Lâche-moi ! hurla-t-elle.

- Tu as entendu ce qu'elle m'a dit?

- Parle, ou je te fais fusiller pour de bon! beugla Petrovic. Fais-la descendre, ordonna-t-il.

Elle posa de nouveau les pieds sur terre. Elle comprit enfin : on l'avait fusillée avec des cartouches à blanc! Les projectiles avaient rebondi sur sa poitrine alors qu'elle attendait la mort. Tout cela avait vraiment été une farce ! Pour lui faire peur, pour la forcer à dénoncer ceux qu'elle ne connaissait pas.

Une fureur primordiale, sédimentée pendant des siècles de haine et de guerres, fut alors offerte un instant à Riki. Elle résumait les souffrances de peuples entiers, le courroux de l'humanité dans son ensemble. Elle se rua sur le monstre hideux devant elle, agitant ses faibles mains comme pour tuer. Elle accrocha le premier soldat avec un ongle et lui arracha un petit morceau de nez. Plus effrayé que blessé par cette attaque imprévue, l'homme se plia en deux.

Cette force qui saisit parfois les fous la quitta rapidement. Elle s'affaissa dans la boue liquide. La pluie tombait. Le soldat blessé lui donna un coup de pied tout en proférant un méchant juron, mais quand il voulut poursuivre, Petrovic ordonna de la traîner à l'intérieur. Ils la jetèrent dans une pièce et l'y enfermèrent à clef.

Elle regarda autour d'elle : la pièce était totalement vide. Aux fenêtres, des barreaux. Sans doute un entrepôt. Ce bâtiment avait autrefois abrité un café, appartenant au paysan alors le plus riche de Grbavce, que des soldats avalent égorgé. L'ancienne danseuse étoile du ballet de Belgrade, l'ancienne modiste de la boutique de la rue Knez Mihailova... du monde d'autrefois.

- Peut-être vais-je même regretter qu'ils ne m'aient pas fusillée, dit-elle à mi-voix. Personne nulle part... comme la fois où je suis sortie du Théâtre, mon contrat rompu... oui, c'est la même chose... Nulle part personne pour m'aider.

Une perte, se dit-elle, rend les pertes suivantes plus supportables : après avoir perdu sa santé et sa carrière, à présent, même s'ils la tuaient, elle aurait beaucoup moins à perdre.

Les heures s'écoulaient. Elle avait envie d'une cigarette, n'importe laquelle, fut-elle faite du pire tabac roulé dans du papier journal. C'est avec cette envie qu'elle s'endormit. Elle rêva d'un ciel rosé dans lequel, à la place des nuages, flottaient d'immenses cigarettes. Alors la foudre les déchirait, et le tabac, doré et odoriférant, déversait ses douces fibres sur ses cheveux.

Quand elle se réveilla, une telle obscurité s'était installée qu'elle ouvrit et ferma plusieurs fois les yeux, afin de s'assurer qu'elle les avait bien ouverts. Ce noir l'effraya. Pour dissiper sa peur, elle se mit à parler tout haut : - Ténèbres, ombre, cachot... bon pour cacher, favorable à la luxure, magnifique pour deux, terrible dans la solitude... étroit dans une pièce enfumée, rempli de murmures pour ceux qui ont l'oreille aux aguets... tout à fait silencieux pour ceux qui parlent. La même obscurité, mais différente pour chacun... C'est ainsi qu'elle proféra des bêtises jusqu'à ce que le premier rayon de lumière, se frayant craintivement son chemin, eut annoncé une nouvelle journée lugubre.

La porte s'ouvrit enfin : - Allez, sors ! - Ils la conduisirent de nouveau chez Dragisa Petrovic. Les jurons lui vinrent naturellement à la bouche dès qu'il l'aperçut: - Fille de salope youpine... putain de maquisarde communiste ! — Puis il se calma : — Donc, recommençons depuis le début. Qui sont tes complices? Je veux leurs noms. C'est tout ce qui m'intéresse.

-Je n'ai pas de complices, je ne connais aucun nom. Je me suis enfuie de Bosnie pour échapper aux oustachis et c'est tout.

Elle entendit grincer la porte. Quelqu'un venait d'entrer dans la pièce. Riki se tourna et, dès qu'elle aperçut ce visage connu, elle sut que sa dernière heure était vraiment arrivée : ce jeune officier, dont elle ne parvenait pas à se rappeler le nom, était l'un de ceux avec lesquels elle avait parfois dansé lors des bals. Il attendait son tour pour danser au moins une valse ou un tango avec la populaire Riki. Elle lui avait d'ailleurs souvent refusé cet honneur, et fait des plaisanteries à ses dépens. «Mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas été plus aimable?» se demanda-t-elle. - Attendez! Attendez, mon cher! Vous êtes si jeune que vous avez le temps d'attendre... - sa propre voix résonna de nouveau à ses oreilles.

Elle l'observait, pétrifiée. Il se contenta de la parcourir du regard. Elle crut déceler l'étincelle montrant qu'il l'avait reconnue.

- Qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi le regardes-tu bouche bée? s'écria Petrovic. Vous vous connaissez, tous les deux?

Tous deux se taisaient. Alors le jeune officier pria son supérieur de sortir un instant de la pièce avec lui. Elle attendit. Comment se préparer à la mort? La mort arrive, on ne l'attend pas. On ne peut pas s'y préparer. On lui fait face, impuissant devant son caractère inexorable.

Son inquisiteur revint. Il la regarda d'un air important et furieux : — Allez, fiche le camp ! Et n'apparais plus devant mes yeux !

Elle ne bougea pas.

— Allez, imbécile, dehors, puisque je te le dis ! s'écria-t-il de nouveau.

Un miracle s'était produit. Elle se leva et se dirigea vers la porte, avec le pressentiment qu'on allait lui tirer dans le dos. Elle se trompait.

Derrière la porte se tenait l'officier de sa connaissance. Elle le regarda, ne sachant si elle devait sourire pour le remercier. Il se pencha et murmura :

— Ces valses... inoubliables!

Elle partit en boitant. Elle laissait derrière elle deux jeunes gens portant le même uniforme : l'un, qui l'avait maltraitée avec un malin plaisir et avait voulu la tuer, et l'autre, qui lui avait sauvé la vie d'un geste chevaleresque. Que devait-on penser, alors ?

Plus tard, elle apprit qu'elle avait été dénoncée par un voisin à qui elle avait dit que les seules troupes qui passaient sans tuer ni piller étaient les partisans communistes. Cela avait suffi à cet homme, semblait-il, pour conclure que Riki était des leurs. Une réflexion formulée aussi imprudemment aurait pu lui coûter la tête.

Une fois rentrée à la maison, elle pénétra sans mot dire dans sa chambre. Elle se regarda dans le petit miroir ébréché et y aperçut le visage d'une vieille femme.

Autour de la Saint-Georges, le journal belgradois Novo Vreme arriva jusqu'à Grbavce. Cela se produisait rarement. Elle tourna les pages du quotidien, en prenant plaisir au craquètement du papier et en parcourant les petites et les grosses lettres.

- Les gens achètent cela normalement tous les jours à Belgrade, dit-elle à Spasenija, qui haussa les épaules :

- Et alors?

- Rien. - Comment l'expliquer? Peu importaient les thèmes abordés et le gouvernement qui faisait paraître ce journal, car pour Rild celui-ci représentait une rareté : la voix d'un monde très éloigné d'elle, cachée, soupçonnée, condamnée sans avoir commis de délit.

Ses yeux se tournèrent vers le côté gauche d'une page : «Milos Rankovic, homme de lettres, longtemps secrétaire du Théâtre National de Belgrade, est décédé...»

Elle rentra dans sa chambre et s'écroula sur le lit. La fièvre la secoua pendant des semaines. Elle divagua et s'agita. Sa vie s'éteignait. Tous les matins, Spasenija et Toma s'attendaient avec angoisse à la trouver froide, morte, dans son lit. Spasenija lui préparait des herbes et des infusions, versait du lait dans sa bouche entrouverte et lui massait la poitrine avec de l'eau-de-vie, les jambes avec du vinaigre. Danica venait tous les jours, apportant quelques cachets d'aspirine.

Ils la trouvèrent plusieurs fois, au beau milieu de la nuit, assise sur le lit, une bougie allumée, en train de lire des lettres jaunies et de bafouiller quelque chose en souriant.

- J'espère que son esprit n'est pas dérangé, Dieu nous en garde, dit Spasenija à Danica. Elle n'arrête pas d'appeler un certain Milos.

- Allez, ma vieille, ne raconte donc pas de bêtises ! Tu ne vois pas qu'elle est en plein délire ? Quand sa fièvre tombera, tout ira bien.

- Comment se fait-il qu'elle soit tombée malade si brusquement ?

- Elle est de santé fragile, répondit Danica. Elle a beaucoup souffert... Mais elle est coriace, elle survivra.

Quand elle reprenait connaissance, émergeant de son sommeil fiévreux, elle parlait calmement, avec pondération :

- Tous les os me font mal. Donne-moi un peu d'eau, s'il te plaît, je meurs de soif. Depuis combien de temps suis-je au lit ?

Malgré tout, elle semblait revenir volontairement au monde des lettres écornées et des souvenirs ranimés et embellis. Un jour où la fièvre avait déjà baissé et qu'elle dormait d'un sommeil profond, une des lettres étant tombée par terre, Spasenija passa longuement la main sur la surface lisse du papier en examinant les mots soigneusement rédigés d'une encre bleue. Elle regretta de ne pas savoir lire et se dit qu'autrement elle aurait pu découvrir le secret de son étrange locataire et de ses douleurs.

Progressivement, les périodes d'absence se raccourcirent. Riki revenait à la vie comme à contrecœur. Milos avait enfin trouvé sa place parmi les souvenirs. C'est seulement alors, après une longue période d'illusions, qu'il devint du passé.

Quand elle commença à sortir de la maison, les coups de feu étaient devenus plus nourris. Ils se rapprochaient de jour en jour. Les détonations se faisaient entendre de tous côtés.

- Milica, les nôtres arrivent ! dit Vlada Stefanovic. Enfin, cela va s'achever ! La libération est toute proche... là, à portée de la main ! Bientôt j'irai accueillir les nôtres.

- Accueillir qui... où, comment ?

- Eh bien, les camarades, aller à leur rencontre. Les Russes sont là, tu entends les tirs. Ils se dirigent vers Belgrade. Et les partisans sont là, aussi... Les Allemands fuient. Imagine un peu... Les Allemands fuient !

Riki tremblait comme un roseau. Elle regarda en haut : des feuilles rou-geâtres, telles des flammèches, flottaient dans le ciel pour finir par se poser en douceur sur le sol.

- C'est donc la fin de la guerre ? Pouf, et c'est fini ? Enfin, Vlada, est-ce possible ? Alors je pourrai rentrer à Belgrade... ma Belgrade, libérée ! Me promener dans ses rues ! Elle bondit pour l'enlacer.

- Oui, oui, encore un peu... quelques jours...

Que représentaient quelques jours supplémentaires en comparaison de presque quatre années qui venaient de s'écouler ? Quatre années de chaussures paysannes, de palanches, de mauvaises odeurs. «Et moi», se dit-elle avec fierté et défi, «je suis restée en vie». Quatre années. «La petite Vera a déjà deux ans, et moi je suis plus vieille de cent ans.» Qu'en était-il de ses soeurs, d'Elias, d'Isaac, de ses amis ? Elle essaya de se rappeler tous ceux qu'elle connaissait. Comme s'il se fût agi d'habitants d'un autre monde, les visages apparaissaient devant ses yeux, les noms s'affichaient comme dans une vision.

- Voyons... Sonja, la Krasavica, Dragu, Laposava, Miomir, marmonna-t-elle. Qu'est devenu Dusan? Porte-t-il toujours une moustache? Que devenait Belgrade? Que devenait la Yougoslavie?

Les camions russes commençaient à passer sur la route à côté de Grba-vce. Tous allaient dans la même direction : vers Belgrade. Les réfugiés rentraient.

Riki boucla une petite valise et, par un matin pluvieux, se mit en route pour rentrer d'où elle était venue.

Que dire aux gens qui l'avaient cachée pendant quatre ans et avaient partagé avec elle un peu de bien et beaucoup de malheurs?

-Je te remercie, dit-elle à Toma en lui serrant la main. Puis elle embrassa Spasenija et caressa les cheveux des enfants, jeta un dernier regard au village tassé et triste, et prit la route.

- Adieu, Milica, entendit-elle derrière son dos.

- Adieu, lança-t-elle. Nous nous verrons à Belgrade ! et alors elle serait de nouveau Riki Salom.

Sur le petit chemin l'attendait, penaud, le voisin qui l'avait dénoncée à la milice de Ljotić.

- Milica, pardonne-moi... ne garde pas une mauvaise opinion de moi.

- De toi? Qui pourrait encore penser à toi? dit-elle calmement avant de poursuivre son chemin.

- Puis-je monter avec vous pour aller jusqu'à Belgrade? cria-t-elle au premier conducteur du camion dans un russe parfait, qu'elle avait appris de ses camarades ballerines. Elle venait juste de saisir la poignée de la portière quand le Russe la repoussa violemment et mit les gaz. Elle tomba dans une flaque d'eau et se retrouva couverte de boue.

- Qu'est-ce que ça veut dire? - Elle était tellement stupéfaite qu'elle en oublia de se relever. Elle resta assise à réfléchir. Enfin, elle se frappa le front avec la paume de sa main et s'exclama : - Le chauffeur a dû croire que j'étais l'un des nombreux réfugiés russes venus s'installer en Serbie après la révolution bolchevique! Mais bien entendu! Les Russes d'aujourd'hui détestent les Russes blancs! dit-elle à haute voix. - Quelle offense! Ai-je donc l'air si vieille?

La fois suivante elle demanda en serbe et fut autorisée à monter. Ils cahotèrent sur la route défoncée. Elle eut l'impression, durant cet interminable voyage, que ses entrailles allaient sortir.

- Est-ce que Belgrade a été libérée? demanda-t-elle au chauffeur.

- Oui, mais pas encore complètement... encore un peu et elle sera à nous.

«Elle ne sera jamais à vous», se dit-elle, furieuse. «Elle sera à nous, comme elle l'a toujours été! Non mais, pour qui se prennent-ils!»

Des voitures et des camions renversés, des meubles abandonnés et des valises éventrées jonchaient l'accotement. Triste image. On aurait dit que tout le pays s'était transformé en un grand dépôt d'ordures. Les uns jetaient, ployant sous le fardeau de leurs affaires, tandis que les autres ramassaient les objets abandonnés pour, peut-être, les jeter eux-mêmes plus tard.

QUAND LE BONHEUR S'INSTALLE DANS LE MONDE

L'aigle gris volait peut-être dans le ciel, mais la fumée le dissimulait. Devant, rien, derrière, rien : tout le mal venait du ciel.

La terre grondait, éclatait, les ténèbres venaient d'en haut, tandis qu'en bas les flammes et la lumière régnaient. Quand donc cette lave allait-elle se mettre à couler, se demandait Blanki, pour couvrir tous ces corps déchiquetés, ces maisons éventrées, ces rues morcelées, pour les aplanir et préparer la venue des nouvelles générations qui ne se souviendraient plus de cet enfer?

- Celle-ci n'est pas tombée loin! Ma foi, nous allons y avoir droit! dit Marko. La maison d'en face s'est écroulée.

Comme toujours pendant un bombardement, Blanki restait assise, immobile. Elle ne s'était pas pétrifiée de peur, au contraire. Elle était calme, car elle savait qu'à présent elle ne pouvait plus rien faire, qu'ensemble avec son enfant et son mari elle était laissée à la merci du hasard et du destin. Comme, d'ailleurs, tous ces milliers de gens désemparés qui erraient de cave en cave pour se cacher, bien que rien ne pût les abriter si leur destin était de périr.

- A quoi bon courir d'abri en abri puisque personne ne peut échapper à ce qui est écrit pour lui? disait-elle souvent. Peut-être que s'ils étaient restés précisément là d'où ils se sont enfuis, certains n'auraient pas été touchés !

Marko devait admettre qu'il y avait du vrai dans les affirmations de Blanki, bien que cette position d'incorrigible fataliste fût en contradiction avec les règles de comportement de Marko en de telles circonstances.

- Il aurait quand même fallu descendre dans l'abri.

- Bien sûr, mais on ne l'a pas fait, et ça vaut peut-être mieux, répliqua-t-elle tranquillement.

Il existait une autre raison pour laquelle Blanki ne voulait pas aller se cacher dans des caves pendant les bombardements : sa peur de la foule. Elle ne pouvait pas supporter une multitude dans un espace clos, ou même ouvert. Un jour où Marko avait saisi leur enfant et se précipitait vers la cave la plus proche, et où Blanki courait en silence derrière lui, se retournant afin de vérifier qu'elle le suivait et découvrant sa pâleur mortelle, il lui demanda avec incrédulité : — Tu crains davantage la cave que les bombes ?

- Oui, confirma-t-elle.

- Alors on retourne chez nous.

Et ils revinrent sur leurs pas. Au moment même où ils entrèrent dans leur maison, la première bombe tomba sur le bâtiment vers lequel ils avaient couru pour s'abriter.

Cette peur incontrôlée de la foule remontait à son enfance. Pendant la guerre précédente, sa maman l'avait envoyée acheter de la nourriture. Elle s'était retrouvée au milieu d'une grande foule ondulante. Pour la petite Blanki, tous ces gens étaient de véritables colosses, comme des massifs montagneux qui la pressaient de toutes parts. Tout à coup elle cessa de voir la moindre parcelle de ciel bleu. Tout était recouvert d'obscurité. Elle manquait d'air. Elle entendit une profonde voix d'homme, qui lui sauva la vie :

- Les amis, arrêtez, nous allons étouffer cet enfant! - Alors elle reprit connaissance.

Cependant, avant le début de la Deuxième Guerre mondiale, elle n'était pas consciente de cette peur.

- En effet, la maison d'en face s'est écroulée, dit Marko à l'occasion d'une accalmie, en s'approchant de la fenêtre. Dommage, elle était belle... à l'angle de la rue Njgoseva et celle du roi Millutin.

- Ne reste pas près de la fenêtre, s'écria Blanki. C'est vrai qu'ils se sont beaucoup rapprochés... mais maintenant au moins nous savons qu'avec la mort ils apportent aussi la liberté... Ah! Que Dieu nous garde!

- Réjouis-toi, ce sont des alliés!

- Comment nous réjouir qu'ils nous libèrent, si entre-temps ils nous tuent tous? Ce n'est pas facile. Marko garda le silence.

- Au fond, tout est entre les mains de Dieu, poursuivit-elle à voix basse, bien que son existence ne se fasse pas beaucoup sentir ces derniers temps. Je me demanderai toujours s'il n'a pas eu l'esprit dérangé pour permettre ça.

- Tais-toi! Tais-toi! l'interrompit Marko. Nous en parlerons plus tard. Ils étaient allongés par terre. Une explosion se fit de nouveau entendre à proximité.

- Et que va-t-il se passer après? demanda Blanki.

-Après quoi?

- Eh bien, quand la guerre sera finie.

- Eh bien... il y aura la liberté.

- Oui, mais la liberté pour qui?

- Mais qu'est-ce que tu as ? se fâcha Marko. La liberté pour nous tous... notre liberté.

- Hum... je ne sais pas. Tu penses à la liberté générale, marmonna-t-elle, protégeant de son corps Vera, qui dormait tranquillement, mais tu mélanges les concepts. La paix n'est pas la même chose que la liberté. Au fond de chaque âme se cache un désir de paix... Toutes les armées du monde, malgré leurs cris de combat, portent dans leur cœur l'amour de la paix. Mais cela ne signifie pas que cette paix apportera la liberté pour tous.

- Oui, c'est exact... ce n'est pas possible, dit Marko d'un air pensif. Elle n'avait jamais parlé pendant un bombardement. D'habitude, elle ne prononçait pas un mot.

- Pour moi la guerre reste une énigme, poursuivit Blanki. Sans doute est-ce une saleté, qui doit bien se produire quelque part, comme un abcès se forme à partir de couches de pus... - elle s'interrompit. - Ou bien la réponse se trouve-t-elle dans ce qu'a dit Salomon le sage. Qu'il existe un temps pour tout : le temps des tueries, et le temps de la guérison, le temps de la destruction et le temps de la construction, le temps de l'amour et le temps de la haine, le temps de la guerre et le temps de la paix. S'il n'y avait pas l'un, il n'y aurait pas l'autre, car il semble que chacun soit le contrepoids de l'autre, et en dépende ainsi.

- Pendant que les bombes explosent, ma petite Blanki bavarde et jacasse et philosophe.

- Pas moi, mais Salomon... Et regarde notre enfant... continua Blanki en caressant Vera. Elle s'est habituée aux bombardements et dort comme une marmotte.

- Peut-être serons-nous obligés plus tard de faire du vacarme dans la maison pour qu'elle s'endorme, dit Marko en souriant.

A cet instant-là un choc violent fit trembler la maison jusque dans ses fondations. Il venait d'en haut, mais aussi du centre même de la terre. La croisée de la fenêtre fut projetée à l'intérieur de la pièce, du mortier se répandit en pluie, et le peu de vitre qui restait éclata en mille morceaux. La maison voisine disparut littéralement.

Un peu plus tard, les sirènes hurlèrent de nouveau, annonçant la fin du bombardement.

Les jours suivants, Belgrade se transforma en véritable enfer sur terre. Marko fut l'un des derniers à louer une chambre à Banjica, où de nombreux Belgradois s'étaient déjà réfugiés. Le matin ils quittaient la ville, et y retournaient le soir. Plus tard ils passèrent les nuits à Banjica, car les bombardements étaient devenus tellement denses qu'il eût été déraisonnable de rentrer à Belgrade.

- Nous nous sommes habitués à la peur, disait Blanki, elle est devenue partie intégrante de notre vie, comme autrefois l'excursion ou la séance de cinéma du

dimanche, ou encore le café du matin... imagine un peu, la douceur d'un lent réveil en sirotant un café chaud! Ah! si je pouvais revivre ça!

- Ça reviendra, ça reviendra.

- A quoi ça ressemble quand 11 n'y a pas d'explosions? Je ne me rappelle plus... comme pour la paix et la liberté.

Pour elle, la paix était comme le nom d'une personne dont elle avait fait la connaissance mais dont elle ne se rappelait plus le visage, perdu depuis longtemps dans le tourbillon des événements.

- La paix est comme la santé - elle se souvenait de la comparaison de Milos — nous vivons et nous nous prélassons en elle, tiraillés par des milliers de soucis quotidiens, pendant que cette paix nous caresse le dos de sa patte douce, sans que nous en soyons conscients. Il en va exactement de même pour la santé. Elle est là, dans sa plénitude et toute sa splendeur, elle s'étend sur le corps et l'esprit, et nous estimons que c'est et que ça doit être toujours ainsi. Alors vient l'autre côté : la douleur et la première bombe. Et, brusquement, pétrifiés d'horreur, nous nous rendons compte de ce dont nous avons bénéficié. La vie se modifie de fond en comble : les fragiles brindilles de la paix ou de la santé, que nous considérions comme d'épais troncs d'arbres, craquent et se brisent. Mais il est déjà trop tard. Et nous, stupéfaits, nous restons au milieu de cette impasse, au bord même du gouffre, stupides et bornés pour ne pas nous apercevoir du bien-être dans lequel nous vivions et nous efforcer d'en profiter et de le conserver.

Ils étaient de nouveau allongés sur le sol de leur appartement. Ils n'avaient pas fui à Banjica.

- Mon Dieu, quand tout cela va-t-il prendre fin? demanda Blanki. Le passé n'arrête pas de me trotter par la tête... Sarajevo, mes sœurs, Milos, toi... c'est comme si je regardais un film à l'eau de rosé. Comme si je rêvais. .. Cependant, les choses tournent bien - elle toucha le bois du parquet - car notre petite fille est née... Linda miya. Linda miyafijikya.

Le 14 octobre 1944 commencèrent les combats pour Belgrade.

Ils fuient comme des fous, dit Marko. Les Russes et les nôtres avancent du côté de Banjica tandis que les Allemands passent la Save. Ils ont gouverné pendant quatre ans, et maintenant...

- Gouverné? s'exclama Blanki. Pillé, tué, persécuté... ces brigands présomptueux! Ces égorgeurs bien repus dans leurs armures d'uniformes! J'ai toujours eu l'impression qu'ils avaient peur que leurs corps visqueux ne s'écoulent de ces uniformes, et ne se montrent dans toute leur hideur aux yeux de tous les Slaves ! Mon Dieu, comme je les ai détestés.

- Tu parles déjà au passé. Chez toi la haine ne dure pas longtemps, hein?

- Ils sont fichus, c'est sans doute pour ça...

Banjica subissait à présent les coups des orgues de Staline, aussi tout le monde s'était-il précipité de nouveau à Belgrade. La maison du numéro 17 de la rue Njegoseva, ébranlée mais entière, ressemblait à une curiosité de la nature s'élevant au milieu des ruines. Les immeubles des deux côtés, ainsi que ceux situés en face et aux angles de la rue n'existaient plus. A l'intérieur de l'appartement, hormis un plafond écroulé dans la salle de séjour, tout était debout.

Blanki fit remarquer qu'ils avaient eu de la chance, mais Marko lui coupa la parole : - Mais tais-toi donc, malheureuse, voyons d'abord ce que les orgues de Staline vont faire! Quand ils se mettent en action, tout vole en éclats !

Des combats de rues se déroulaient, accompagnés des tirs des orgues de Staline. L'un d'eux avait été disposé à Slavija, une place située à une centaine de mètres à peine de la rue Njegoseva. Il tirait sans relâche.

Les Allemands fuyaient dans une hâte et un désordre encore plus grands. Ces jours-là, Blanki vit par la fenêtre un officier allemand qui, les yeux exorbités de peur, s'enfuyait à moto dans la rue Njegoseva : sans doute était-il terrorisé à l'idée de perdre

ainsi la vie, après cinq années de guerre, à la veille de la défaite, mais aussi de la paix. Son casque tomba et roula en tintant sur les pavés, mais il ne s'arrêta pas. Ses cheveux blonds flottaient au vent. Ses mains serraient les poignées de la moto, alors que tout son corps était blotti contre la puissante machine, comme pour l'implorer de le sortir de cet enfer. Au moment où il allait disparaître du champ de vision de Blanki, quelque chose l'atteignit, ou peut-être perdit-il le contrôle de sa moto, en tout cas il décrivit un grand arc de cercle, comme s'il avait voulu s'éloigner au maximum, et s'abattit lourdement sur le trottoir, telle une poupée de chiffons. Il ne bougea plus, tandis que la moto renversée continuait à pétarader et à rugir.

Elle sut immédiatement qu'elle n'oublierait jamais ce spectacle, l'une des centaines de scènes marquantes qui resteraient gravées dans sa mémoire en tant que symbole de la chute de la puissance allemande et de toute une période de sa vie.

- Nous devons descendre chez le concierge, dans son appartement de la cour, tous les autres y sont déjà, dit Marko.

Ils attendaient ensemble, l'oreille aux aguets. Ces dernières heures, interminables, se traînaient, croissaient et étouffaient Blanki. A présent que l'approche de la fin de la guerre se mesurait en heures, et non plus en années, et peut-être précisément pour cette raison, l'attente devenait insupportable avec ces minutes qui n'en finissaient plus, qu'on ne mentionnerait plus quand ce serait fini, mais dont il était pénible d'attendre l'écoulement.

Blanki était assise bien droite dans sa chaise avec Vera dans ses bras, et regardait fixement par la fenêtre donnant sur la cour. Derrière un mur elle aperçut deux femmes, jeunes et maigres, portant des calots ornés d'une étoile rouge. Des maquisardes communistes. Chacune avait une mitraillette. Chacune à son tour sortait en courant de derrière son abri pour tirer en direction d'une fenêtre d'un bâtiment voisin et se remettre à couvert. Des coups de feu étaient tirés sans interruption de cette fenêtre. Sans doute par un Allemand fanatique, bien décidé à se battre jusqu'à la fin, la sienne comme celle de la guerre, qui ne cédait pas. Il refusait tout simplement de reconnaître la défaite. Personne ne pouvait s'approcher de l'entrée de la maison, que l'Allemand gardait avec vigilance. Les rafales arrosaient les environs. En raison des tirs ininterrompus, on supposait que l'Allemand n'était pas seul, qu'ils étalent plusieurs à se relayer. Les balles sifflaient, la mitrailleuse allemande et les deux mitraillettes tenues par les combattantes communistes crépitaient sans interruption. Les femmes couvertes de poussière et de sueur ne se rendaient pas. Elles poursuivaient obstinément leurs manœuvres. Quelqu'un devait céder. L'une des femmes fut atteinte par une rafale. Elle tomba par terre. L'autre jeta sa mitraillette, se précipita vers elle, au péril de sa vie, et la tira à l'abri. Elle resta penchée sur elle quelques instants. Puis elle bondit de nouveau sur ses pieds et se remit à faire feu. Sa camarade resta au sol, immobile.

- Elle est morte! s'écria Blanki. C'est trop bête, juste à la fin!

- Ne regarde pas, conseilla Marko.

- Non, non, laisse-moi! Oh, mon Dieu, pourquoi maintenant? se demanda-t-elle à voix basse.

Deux hommes finirent par rejoindre la femme à la mitraillette. La fusillade redoubla d'intensité. Au bout de six bonnes heures de tirs ininterrompus, la mitrailleuse allemande se tut. Un silence étrange s'instaura.

Tout Belgrade, au milieu de la fumée et des incendies, s'était immobilisé un moment pour rendre hommage aux deux femmes courageuses.

-Je ne raconterai jamais ce que nous avons vécu, je ne dirai à personne à quel point nous avons souffert, dit Blanki quand tout fut terminé. Seuls ceux qui ne sont plus là, les millions de tués, et la poignée de survivants, pourraient parler des souffrances endurées... Nous, nous nous en sommes bien tirés.

Les combats se menaient rue par rue, maison par maison. Dans ses derniers soubresauts, la guerre faisait irruption dans les domiciles pour donner un avertissement à tous ceux qui ne l'avaient peut-être pas suffisamment sentie. Enfin, la rue Njegoseva passa dans les mains des libérateurs.

Cependant, la partie de la ville où Saveta habitait avec sa famille était au centre de violents combats avec l'ennemi.

- Je dois aller jusqu'à eux, dit Marko.

- Tu ne dois pas, tu en as envie, or moi je te prie de ne pas le faire. Tu te feras tuer. S'il te plaît, n'y va pas, l'implora Blanki.

- Je reviens tout de suite.

Il partit : encore quelques heures d'angoisse, la dernière goutte d'eau dans un verre déjà rempli à ras bord. Marko revint, couvert de poussière, les habits déchirés, mais sain et sauf. Blanki le fixait du regard en silence.

- Ils sont en vie, dit-il en s'effondrant sur le sofa. Dehors, c'est un véritable enfer!

Après avoir soufflé un peu, il poursuivit : - Me voici, indemne, mais il vaut mieux que tu ne saches pas tout ce que j'ai vu en ville. C'est affreux, Blanki. Dans la maison à côté, des Allemands ont tiré, tiré, et ils ont fini par la faire sauter. Ils ont tous péri, au moment même où je m'engageais dans la rue.

Blanki continuait à regarder fixement devant elle d'un air absent.

- Mon petit, s'il te plaît, dis-moi ce que tu as! ? Toi au moins, tu as toujours tout supporté avec calme. - Il enroula son bras autour de ses épaules et l'étreignit tendrement.

Elle voulut lui dire que pour elle la coupe était pleine, et qu'il n'était pas juste qu'il l'eût laissée seule avec l'enfant, prêt à se faire tuer dans le seul but d'obtenir des nouvelles des siens. Mais elle ne put prononcer une seule parole. Elle le regarda : il avait le visage épuisé, gris, couvert de rides. Son pantalon, trop large, pendait. Seuls ses yeux verts dénotaient encore la force et la détermination. Elle ressentit une infinie compassion. La tristesse l'envahit à cause de Riki, de l'enfant né dans le dénuement, de toutes ces personnes qui avaient été tuées ou qui avaient souffert. Elle avait pitié de tout le genre humain. Blanki, une éternelle optimiste, pleura ce jour-là tout ce qu'elle avait endure avec le sourire et en silence pendant les quatre années de guerre.

Le lendemain, elle vit un groupe de soldats portant l'étoile rouge enlever l'affiche Kraft durch Freude qui ornait un bâtiment près du parc - symbolisant l'hypocrisie et le mal de la domination fasciste. L'affichage, au milieu des tueries et des actes de barbarie, de tels slogans à propos de la force et de la joie, avait provoqué chez Blanki une colère et une nausée tenaces. C'est seulement à ce moment-là qu'elle comprit qu'il n'y avait plus d'Allemands, qu'il ne fallait plus se cacher, avoir peur, fuir.

«Ou peut-être n'est-ce pas la fin de toutes les peurs? Peut-être y a-t-il encore quelque chose de caché au coin de la rue?» se demanda-t-elle avec anxiété, mais elle chassa rapidement de telles pensées.

Son regard s'arrêta sur deux soldats soviétiques qui escortaient des prisonniers allemands couverts de sueur et de sang, les mains levées au-dessus de la tête. Les passants leur crachaient dessus et leur décochaient des coups de pied. Certains les frappaient si fort qu'ils trébuchaient et tombaient.

«Mon Dieu, combien de temps cela va-t-il encore durer?» se demanda Blanki. «Nous n'allons quand même pas nous venger pour tout? Le cercle vicieux du mal humain sera-t-il jamais brisé?»

Les pluies d'octobre commencèrent à tomber. Les gouttes éclataient avant d'avoir atteint le sol, dans les puissantes rafales de vent. L'obscurité tombait plus vite. Un ciel morne dominait les ruines de Belgrade.

« Un temps pareil pour marquer la fin de la guerre ! » se dit Blanki, « alors qu'au début, pendant les tragédies, quand Belgrade était bombardée pour la première fois, des

rayons de soleil léchaient les pavés, et une brise printanière soufflait. Ça n'a vraiment aucun sens. »

Elle se tenait debout devant la fenêtre brisée, dans le vent humide, à respirer l'air odoriférant. A ce moment-là, elle eut l'impression que tout était enfin rentré dans l'ordre. Ou bien se dit-elle qu'elle était devenue quelqu'un d'autre, que la guerre l'avait changée. Cette découverte la remplit d'un sentiment nouveau, une compassion pour elle-même, ou bien peut-être pour la Blanki qui avait disparu.

Non, elle n'était plus Blanki Salom, mais Branka Korac!

La guerre était finie.

LE 20 OCTOBRE 1944

Riki avait une seule image devant les yeux : la porte s'ouvrait et elle enlaçait Blanki, Marko, prenait la petite Vera dans son berceau et la soulevait, en prenant garde à ne pas toucher sa peau blanche avec ses mains sales. Puis elle prenait un bain. L'eau coulait sur tout son corps dans une baignoire blanche, propre, avec tout autour des carreaux, blancs eux aussi, décorés à leurs bords de couronnes de fleurs bleues dessinées. L'eau la caressait, et la mousse de savon glissait le long de son dos en de petits ruisseaux remplis de bulles. Elle était assise, allongée, elle se sentait bien. Puis elle se levait, détendue et mouillée, mettait en action la douche afin que les puissants jets la purifient de quatre années de crasse et de misère.

Et s'il n'y avait pas d'eau? Que faire? Rien! Elle attendrait. Elle en avait l'habitude.

Tandis qu'elle était cahotée et ballottée sur le dur plancher du camion, sa vie lui parut semblable à un -petit bateau emporté par les remous d'une rivière. Parfois il était sur le point de couler, parfois il arborait ses voiles blanches pour s'opposer aux puissants tourbillons. Alors qu'elle était tantôt secouée par les échecs, tantôt illuminée par des sourires, Riki était concentrée dans un moment de l'histoire et les longues années de son existence, dans sa perpétuelle tentative d'établir une liaison avec des vies semblables. Embrassades et applaudissements, caresses et bouquets de fleurs, fuite et douleur - tout cela s'entremêlait, s'entrechoquait, ayant constitué son existence et devenant tout à coup quelque chose de précieux. Le but de l'ensemble ne venait pas à la fin, mais l'accompagnait en permanence et portait un nom : la vie - la survie de Riki Salom.

Le chauffeur russe la laissa à Banjica. De là elle devait continuer à pied. Elle se mit en route lentement, en traînant sa petite valise, puis, poussée par l'impatience, accéléra progressivement le pas. Elle arriva dans la rue Nje-goseva presque en courant. Frémissante d'émotion, elle regarda alentour à la recherche du numéro 17. Du côté gauche, celui des numéros impairs, tout était démoli, hormis une belle maison en pierre de taille.

- Seigneur, je t'en prie, fais que ce soit le numéro 17! dit-elle à haute voix. Et c'était bien ce numéro-là. Le deuxième étage. Une inscription sur la porte : Marko Korac. La sonnette. Personne n'ouvrait! Bien sûr, il n'y avait pas de courant. Elle frappa à la porte. Marko apparut.

- Oui, qui demandez-vous ?

- Marko... balbutia-t-elle, la gorge serrée.

- Excusez-moi, je... - Devant Marko se tenait une vieille femme aux cheveux blancs coiffés en deux grosses tresses, vêtue d'habits paysans sales. Elle se mit à pleurer, fort, comme un enfant : — C'est moi... moi...

- Riki! Riki! Mon petit! dit-il à voix basse, avant de la saisir dans ses bras, de la soulever du sol et de la porter dans l'appartement, jusqu'au canapé sur lequel il la déposa au moment même où Branka fit son apparition.

- Riki, ermankiya — elle s'immobilisa avant de se jeter elle aussi sur le canapé — K.erida,fijikya... petite sœur, petite sœur... Tous les trois fondirent en larmes.

- Où est Vera?

- Elle dort. Tu veux la voir?

- Et comment!

Ils se rendirent dans la pièce voisine. La petite fille aux cheveux blancs et à la peau blanche dormait dans son berceau. Riki se retint à grand-peine de la caresser avec ses mains sales et à présent calleuses.

- De quelle couleur sont ses yeux?

- Verts, comme ceux de Marko.

- En effet, c'est lui tout craché... c'est presque incroyable, murmura Riki. Ki linda ki sta... comme une poupée... linda, muy linda!

- Moi aussi je lui dis ça, et elle, quand on lui demande comment elle s'appelle, elle répond «Inda», car elle ne sait pas prononcer le «I». Maintenant, nous l'appelons tous Inda.

Il n'y avait pas d'eau courante. Ils durent aller en chercher avec des seaux au puits le plus proche. Quand ils en eurent rapporté suffisamment et l'eurent chauffée, Riki prit un bain. Alors seulement, lorsqu'elle sortit de la salle de bains, la personne que Branka et Marko connaissaient commença à réapparaître. Elle coupa ses tresses, revêtit la robe de chambre de Branka, glissa ses pieds nus dans des pantoufles, et afficha un sourire malicieux. Elle s'assit sur le sofa et replia les jambes sous elle. Tous trois gardèrent le silence un bon moment, ne sachant par où commencer.

- Je vais te chercher quelque chose à manger, dit Branka.

- Mais non, pourquoi te déranger, allons tous à la cuisine. En mangeant, ils abordèrent naturellement le thème de la nourriture pendant la guerre.

- Elias ? Savez-vous quelque chose à propos de lui ?

- Pas grand-chose, répondit Branka. La première fois il a envoyé de ses nouvelles à Nina d'un camp de Strasbourg. Bien qu'ils aient été prisonniers de guerre, on les conduisait les mains liées. Même là il y avait des différences : ils ne maltrahaient sûrement pas comme ça les Anglais et les Français ! Dès que nous avons appris où il se trouvait, nous nous sommes mis à lui envoyer des paquets. Cependant, nous n'avons pas reçu un seul mot de lui. Peut-être craignait-il de nous attirer des ennuis en nous écrivant.

- Pourvu qu'il soit en vie... dit Riki.

- J'ai le pressentiment qu'il va rentrer, et dans peu de temps, répondit Branka en hachant les pommes de terre.

- Et Nina et Ignjo ? Ils sont restés à Sarajevo, n'est-ce pas ?

- Oui. Ils sont sains et saufs.

- Mais comment se sont-ils débrouillés ? Et les oustachis ?

- Ils n'ont rien eu, intervint Marko avec un sourire. C'est un vrai miracle de la nature qui ne pouvait se produire que pour Ignjo et Nina. Ils sont restés tranquillement à Sarajevo, Ignjo a continué à travailler chez DOZ comme avant la guerre, quant à Nina, elle a vendu sa boutique et personne n'est venu lui faire des ennuis.

- Les imbéciles et les ivrognes sont protégés par Dieu, dit Riki. Et Buka? mais Blanki l'interrompit :

- Klara et les enfants se sont enfuis de Zagreb au dernier moment. Ça, nous le savons, mais ce qui s'est passé ensuite, non... Ils sont sûrement allés en Italie. L'Athlète s'est enfui lui aussi, avec Zdenka, mais nous ignorons où.

- Blanki, insista Riki, j'ai posé la question pour Buka, Koki et Léon. Que leur est-il arrivé ?

Branka chercha du regard Marko, qui avait disparu. A cet instant précis il revint, portant un plateau couvert de gros gâteaux jaunes qui sentaient bon.

- C'est pour notre petite Riki !

- Qu'est-ce que c'est?

- Des feuilletés... un luxe et une richesse à portée de main. Je vous en prie, Madame! il plaisantait tout en proposant, tel un garçon de café, les gâteaux à Riki. Elle écarquilla les yeux et en prit un, qu'elle avala d'une bouchée, puis elle en prit un autre, puis un autre encore, en les regardant à la dérobée. Quand elle eut mangé sa cinquième part de pâte sucrée, Marko lui prit la main.

- Ça suffit... nous te laisserons tout ça, mais ce sera pour tout à l'heure. Sinon tu vas avoir mal au cœur.

- Tu as raison - elle tressaillit. -J'ai dévoré ça comme une bête... Vous savez, je n'ai pas goûté de sucre depuis presque quatre ans... là-bas il n'y en avait pas, c'est pourquoi je me suis jetée dessus...

- Tu n'as rien à expliquer, mange donc, kerida, mais lentement. Tout ça est pour toi.

Branka poussa un profond soupir, puis dit à voix basse :

- Buka, Léon et Koki ne sont plus avec nous. Buka est morte à l'hôpital, quant à Léon et Koki, ils ont été tués à Jasenovac... Elle n'a pas su qu'ils étaient morts. Pour une fois dans sa vie, Nina a menti et s'est tue au bon moment... Buka n'a pas beaucoup souffert.

- Byen mundu tangan. Ne pleure pas, Blanki. Paix à leur âme. Nous avons suffisamment pleuré, dit Riki avant de courir à la salle de bains.

- Et les tiens, Marko? demanda-t-elle en revenant.

- Ils vont tous bien. Ils sont en vie. Risto est très malade... il souffre beaucoup, le malheureux. Saveta et Jovo ont décidé de rester ici, alors que Radmila et Sava vont aller à Banja Luka.

«Dusan, pensa Riki. Que devenait son Dusan? Mais elle en parlerait plus tard. »

- Et vous ? demanda-t-elle.

- Nous allons rester ici, et d'ailleurs où irions-nous ? Nous ne voulons pas retourner à Sarajevo, du moins pour le moment. - Marko hocha tristement la tête. — Plus tard, nous verrons, tout dépend...

- Il y a tellement de problèmes à résoudre... tout notre avenir, soupira Branka. Et toi, ma petite Riki ?

-Je ne sais pas... répondit-elle d'une voix hésitante.

- Tu resteras avec nous, dirent en chœur Marko et Branka. Et il en fut ainsi.

À LA RECHERCHE DE LA PATRIE

Une vie modeste, marquée par le manque d'argent et le combat pour satisfaire les besoins élémentaires s'écoulait uniformément et tranquillement. Les arbres avaient déjà bourgeonné deux fois, et Klara remarqua que, même vus de loin, ses cheveux commençaient à blanchir.

- Il y a une semaine j'ai vendu mon dernier bijou, dit-elle tristement.

- Tu n'en auras plus besoin, lui fit remarquer Didi. La guerre se termine.

- Comment le sais-tu?

- Tu ne vois donc pas combien d'Allemands sont partis ? Maman, reprends tes esprits! Ils s'enfuient! Tu ne t'en rends pas compte?

Klara avait presque oublié que la fin de la guerre pouvait arriver. En effet, les Allemands étaient partis, et les partisans italiens étaient là, en tant qu'avant-garde des forces alliées.

- Tu sais ce que le prêtre m'a dit aujourd'hui en me quittant? demanda Didi.

- Luke ? l'interrogea Klara et, en la regardant, elle conclut que Didi était déjà devenue une jeune fille.

- Il a dit : «Ma chère, adieu! Je savais depuis le début que vous êtes juive. »

Bientôt les Américains arrivèrent. Sermione se transforma en villégiature pour officiers américains. - A présent je vais devoir apprendre l'anglais, marmonna Didi.

- Non, non, rétorqua Klara. Maintenant nous allons enfin décider ce que nous allons faire.

- Et qu'est-ce que nous allons faire?

- Je ne sais pas encore. Nous n'allons pas rester ici, ni en Europe. Nous sommes épuisés, et elle aussi... nous ne sommes plus pour elle, et elle n'est plus pour nous. Oh, si je pouvais savoir ce que deviennent les miens... Mais, kerida, seras-tu d'accord avec ce que je vais décider?

- Oui, maman, si tu me demandes d'abord, répondit-elle calmement.

- Tu vois, toutes sortes de gens arrivent. Ils viennent et ils s'en vont, dit tristement Klara - mais les Italiens restent, car c'est leur patrie. Nous aussi nous devons trouver la nôtre. La guerre est finie. Mais pour moi le combat dure toujours. Je suis fatiguée, kerida, de tout.

- Maman, j'ai appris par des officiers américains qu'il existe à Milan une organisation internationale pour les réfugiés, \InternationalRefugees Orga-nization, chargée d'apporter de l'aide aux gens comme nous, qui ne savent pas où aller...

- Hum... c'est intéressant. Je me renseignerai à ce sujet. A cette fin, Klara se rendit de nouveau à Milan et, à son retour, déclara

d'une voix résolue : - Les enfants, nous faisons nos valises. Je me suis fait inscrire là-bas.

- Et où allons-nous vivre? demanda Paul.

- Dans des camps de réfugiés en attendant que notre cas soit résolu.

- Aïe, maman, mais comment est-ce, là-bas ? Ce sont des camps !

- Mauvais, keridu, mauvais, mais ce n'est pas la première fois que nous connaissons de mauvaises conditions. Malgré tout, je ne vois pas d'autre solution pour nous tirer d'ici. C'est notre voie de salut. Nous devons la suivre, dit-elle comme si elle se fût enfin arrachée à un rêve.

Ils firent leurs bagages et partirent pour Milan.

Le camp de réfugiés de Milan avait été installé dans une vieille école. On dormait dans les vastes salles de classe, dans des lits serrés les uns contre les autres. On en comptait une vingtaine par salle. La grisaille des lieux influait sur l'humeur de la famille Valic. Une nourriture insipide était préparée dans la cuisine commune. Didi comprit immédiatement qu'elle devait entreprendre quelque chose dans le but d'améliorer leurs

conditions de vie. Comme elle parlait italien, à la différence de la plupart des occupants du camp, elle se présenta au bureau pour faire savoir qu'elle voulait travailler. Ils la mirent au «centralino» en tant que téléphoniste. Le travail de Didi leur rapporta un petit revenu, mais aussi une petite chambre meublée particulière juste à côté du central téléphonique. Comme il fallait travailler jour et nuit, Klara accepta d'assurer le service de nuit.

Un mois plus tard ils furent transférés à Senigallia¹, dans une villégiature au bord de la mer. Didi obtint immédiatement le même emploi ainsi qu'une chambre particulière. La fenêtre du central téléphonique donnait sur une plage sablonneuse déserte. Tandis qu'elle répondait aux nombreux appels,

1. Sur la côte adriatique. (N.d.T.)

devant ses yeux défilaient des images produites par son imagination : les corps bronzés et fermes de nageurs bien nourris, insoucians et souriants, dans une autre époque d'un lointain avenir. Les garçons de café portaient des limonades froides et des cocktails aux noms exotiques aux dames allongées sur des chaises longues pendant qu'un léger vent jouait avec leurs cheveux récemment lavés qui dégageaient une odeur agréable. Une musique douce parvenait jusqu'aux oreilles de Didi avec les petits coups de vent, et faisait penser à une mélodie d'un autre monde, et, de temps à autre, un beau rameur lui faisait un signe de la main. Les parasols multicolores égayaient le sable d'un jaune doré uniforme. Réveillée par la sonnerie du téléphone, elle revenait à la réalité, stupéfaite de ne voir rester de tout cela que des kilomètres de plage de sable vide. Elle se demandait si une telle réalité existait sur d'autres méridiens, loin de cet endroit. Alors son regard tombait sur ses socquettes reprises cinq fois, sa misérable robe d'indienne et ses mains devenues rudes à force de laver avec quelque chose qu'on appelait savon uniquement par habitude.

Maigre tout, la mer et la plage rendirent son séjour à Senigallia relativement heureux. Au bout de quelques mois, elle réussit à obtenir un travail au bureau du camp en tant que courrier. En peu de temps, elle apprit à taper à la machine, répondait aux appels téléphoniques et exécutait efficacement les ordres de ses chefs. Elle s'évertuait à rendre service à tout le monde, aussi bien aux Italiens qu'aux Américains, si bien que tous se mirent vite à l'apprécier. Elle apprenait l'anglais avec zèle. Elle se lia d'amitié avec Kate Mac Guire, l'infirmière en chef de l'hôpital, une Ecossaïse alerte et ingénieuse. Kate conclut de prime abord que Didi devait mieux s'habiller, car il ne seyait pas à une jeune fille de son âge de porter des socquettes. Elle fournit à Didi sa première paire de bas en nylon, deux jupes modernes et deux pull-overs moulants. Ainsi vêtue, Didi avait l'impression qu'elle aurait pu faire son apparition à la cour du roi d'Angleterre.

- Aujourd'hui tu viendras à ma soirée, dit Kate d'une voix résolue en agitant ses longs doigts. Ça commence à huit heures. Il y aura beaucoup d'Américains. On ne sait jamais, il y en aura peut-être un qui te plaira.

- Oh, c'est magnifique. Merci ! s'écria Didi.

- Pour cette occasion je te donnerai une robe rouge. Elle ira bien avec la couleur de tes cheveux.

Elle se rendrait à une soirée où l'on passerait les disques des succès les plus récents, elle danserait avec de jeunes Américains et mangerait une montagne de sandwiches! Dans son enthousiasme, Didi enlaça Kate, qui lui tapota le dos avant de s'en aller, toute légère.

L'émotion de Klara ne le cédait en rien à celle de sa fille. - Fijikya, fais attention, surtout ne bois pas trop ! Ne goûte même pas au whisky. Bois juste un peu de vin. Et ne te colle pas tout de suite au premier qui te plaît. Va tranquillement à gauche et à droite,

fais la connaissance de tout le monde, et, après, décide lequel va te raccompagner à la maison.

- Bon, ma petite maman, d'accord...

Elle arriva chez Kate un peu en avance afin de se changer. La robe lui allait fort bien, sauf qu'elle était trop longue, mais qui accorderait de l'importance à un tel détail?

- Qui sont les invités? demanda Didi en se changeant.

- Il y en a que je connais bien, d'autres seulement de vue... Quelques ingénieurs de l'UNESCO, quelques jeunes Italiens pour le décor, des médecins et différents fonctionnaires, quelques infirmières... D'ailleurs, tu verras.

Le grand et bel appartement comprenant peu de meubles offrait suffisamment d'espace pour la danse.

A huit heures précises, le premier invité fit son apparition, un jeune Américain aux traits agréables.

- Cliff Morton, se présenta-t-il à Didi.

- Enchantée.

Ils se mirent à bavarder.

- Vous êtes Italienne ?

- Non, je suis Yougoslave.

- Ah? Intéressant. Vous restez encore longtemps ici?

- Je ne crois pas. Je pense que nous allons partir pour l'Australie ou pour l'Amérique du Sud, ou peut-être même pour les Etats-Unis !

- C'est déjà plus difficile, on attend pas mal...

- Et vous, vous travaillez à...

- Je suis ingénieur auprès de l'UNESCO. Je travaille à des installations sanitaires. J'ai obtenu mon diplôme l'année dernière. C'est mon premier voyage en Europe.

Didi sourit et hocha la tête : - Quant à moi, j'ai voyagé toute ma vie.

Les autres invités commençaient à arriver.

- Mais c'est émouvant, dit-il avec un sourire, seulement vous n'avez pas eu beaucoup de temps, car vous êtes très jeune ! - Didi se dit qu'il avait un merveilleux sourire.

- Je suis plus vieille que j'en ai l'air, dit-elle en pensant qu'il était grand temps de faire la connaissance de quelqu'un d'autre, si possible un Italien, car parler anglais la fatiguait. Cliff faisait semblant de ne pas remarquer ses bafouillages et ses fautes. Il poursuivit d'un air sérieux :

- Il n'est pas facile de vivre ici, je veux dire en Italie, et plus généralement en Europe.

- J'ai l'impression que vous autres, les Américains, ne le ressentirez pas beaucoup... vous avez tout ce qui vous est nécessaire.

- Oui, c'est plus facile pour nous, mais pensez-vous vraiment qu'il soit agréable d'avoir tout au milieu de gens qui n'ont rien? Cela provoque deux réactions, d'ailleurs tout à fait humaines, mais je n'en supporte aucune...

Il s'interrompt. - Et quelles sont-elles? demanda Didi, intéressée.

- Ou bien la flagornerie ou bien l'envie. Ce n'est pas pour moi. Je n'arrive pas à me débrouiller.

Les Américains énervaient énormément Didi à cause de l'abondance dans laquelle ils vivaient, de leur méconnaissance des véritables souffrances et de la pauvreté humaines. Mais comment l'expliquer en anglais?

- Non, ce n'est pas facile, continua le jeune ingénieur, c'est pour ça que je suis assez content que ma fiancée n'ait pas voulu venir avec moi. Elle a dit que l'Europe n'était pas prête pour elle, ni elle pour l'Europe. Peut-être finirai-je quand même par la convaincre avec le temps, ajouta-t-il en souriant.

Pourquoi mentionnait-il à présent sa fiancée, se demanda Didi avec irritation. Comme s'il voulait l'avertir de ne pas compter sur lui! Qu'est-ce qu'il croyait? Qu'il était Rockefeller? Elle eut un sourire amer et se dirigea vers les autres invités.

Elle était envahie d'une haine sourde dont l'origine remontait à ses premières rencontres avec ces sympathiques Américains, qui étaient venus les aider. Elle ne pouvait leur reprocher rien d'autre que leur richesse, et pas uniquement du point de vue matériel. Selon Didi, ils possédaient le bien le plus précieux : l'insouciance. Et ils l'avaient acquis dès l'enfance, en étant élevés dans l'opulence, tout comme leurs parents et leurs grands-parents, sur le sol d'un jeune et riche continent qui n'avait pas connu de grandes souffrances.

Elle enrageait de voir qu'ils considéraient avec raison que toutes les femmes européennes allaient se lancer à la chasse au mari. C'était sans doute pour cette raison qu'ils l'informaient immédiatement, elle aussi, la réfugiée sans un sou et sans toit, de l'existence de leurs fiancées, ou qu'ils lui montraient les photographies de leurs femmes et de leurs enfants, qui vivaient dans la tranquillité et la sécurité, loin de toute tristesse ou misère. Ils venaient ici pour déterminer, avec leur regard d'expert et leurs milliers de dollars obtenus de leur gouvernement, où il fallait construire ou réparer quelque chose ! Et ils travaillaient avec application et une certaine modestie. Si au moins ils s'étaient vantés de leurs exploits et avaient inventé des histoires à propos de leurs bonnes actions, elle aurait pu les mépriser. Mais la majorité ne le faisait pas.

- Tu ne les supportes pas parce qu'ils sont supérieurs, conclut Klara lorsqu'elles en eurent discuté. C'est un phénomène courant chez la plupart des pauvres. A un moment ou à un autre, ils se mettent à détester leur bienfaiteur. Il leur donne sans cesse, car il le peut, et eux sont obligés de toujours accepter, car ils n'ont rien... et voici la cause de l'envie des gens... Mais, mon enfant, ce serait bien que tu épouses l'un d'eux. Là et uniquement là, tu trouverais sécurité et aisance matérielle...

- Une danse, caräi lui lança quelqu'un en passant. Elle aperçut les yeux bleus et les cheveux cendrés d'un Italien et se retrouva dans ses bras. Plus tard, au cours de la soirée, qu'elle passa entièrement avec lui, elle apprit qu'il était architecte à Venise et qu'il s'appelait Franco Degrandis. Cliff s'approcha d'elle plusieurs fois, mais elle fit exprès de ne pas s'éloigner de l'architecte.

A mesure que la soirée s'avançait, Franco lui apparaissait de plus en plus attirant. Au moment de partir, alors qu'elle avait déjà revêtu son manteau, Cliff s'approcha d'elle.

- Déjà? Je regrette que nous n'ayons pas eu l'occasion de bavarder encore un peu, dit-il calmement.

- Mon cher Cliff, commença-t-elle, mais je viens d'oublier ce que je voulais dire - et elle finit par s'embrouiller.

- Pas moi. J'aimerais vous revoir. Avez-vous un numéro de téléphone ?

- Demandez à Kate, répondit Didi d'un air victorieux et elle partit avec l'Italien.

Didi passa les deux mois suivants à s'efforcer tout d'abord de ne pas tomber amoureuse de Franco, et ensuite de trouver le moyen d'obtenir les documents nécessaires à son émigration. Elle ne réussit dans aucune de ses deux tentatives. Franco était trop irrésistible, et les papiers pour rémigration ne pouvaient être obtenus que par ceux qui fournissaient une garantie de ressources pour deux ans ou bien une attestation d'embauché dès leur arrivée sur un nouveau continent. Cependant, par l'intermédiaire de l'Organisation Internationale pour les Réfugiés, elle réussit à trouver l'adresse de son père en Australie. Elle lui écrivit pour lui demander de lui envoyer la garantie requise. Sa réponse finit par arriver.

«C'est bien volontiers que j'enverrai tout ce dont vous avez besoin, Paul et toi, mais ça ne vaut pas pour Klara. Faites-moi savoir ce que vous avez décidé. »

Elle décida de ne plus jamais s'adresser à lui de sa vie, ni par écrit ni oralement.

Elle était complètement obnubilée par son amour pour Franco... Ce fut à peine si elle remarqua que Cliff lui avait téléphoné plusieurs fois, et elle n'accepta son Invitation à dîner que lorsque Franco fut parti en voyage d'affaires pour Padoue, après quoi il devait

rendre visite aux siens à Venise. Klara observa avec admiration l'indifférente Didi en train de se préparer pour sortir.

- Comment était-ce ? lui demanda Klara dès qu'elle fut rentrée.

- Nul. Il voulait bavarder, ce que nous avons fait en mangeant et en buvant, en camarades. Imagine un peu, il m'a même appris que sa fiancée venait le voir la semaine prochaine !

- Hum... dommage, dit Klara, déçue. Et l'architecte, est-ce qu'il parle de mariage?

- Nous parlons de choses plus intelligentes !

- Je ne vois rien de plus intelligent que le mariage quand deux personnes s'aiment et que...

- Maman, je t'en prie, arrête !

A son retour de Venise il eut beaucoup de travail, de sorte qu'ils se virent plus rarement. Toutefois, ils passèrent souvent la nuit ensemble.

Didi utilisa avec persévérance toutes ses relations et connaissances pour obtenir tous les documents nécessaires à leur émigration en Australie. Après de nombreuses requêtes, lettres, attentes, et beaucoup de sourires, un matin elle reçut la visite de Kate qui lui annonça que tout était en ordre. Enthousiaste et tout excitée, elle courut jusqu'au bureau de Franco pour lui annoncer la joyeuse nouvelle. Elle supposait qu'il lui demanderait sa main, de sorte que soit ils resteraient tous les deux en Italie, soit il partirait avec eux. Elle pénétra en trombe dans son bureau. Il s'entretenait avec une Italienne. Il se troubla un peu en voyant entrer Didi, mais parvint malgré tout à garder son calme pour lui dire : - Je te présente ma femme.

Didi tendit la main tel un automate, puis, comme ensorcelée, tourna les talons et sortit sans mot dire. Elle rentra à la maison, s'allongea sur son lit et se mit à pleurer. Elle demeura ainsi, couchée, en larmes, toute la journée et toute la nuit. Puis ses larmes se tarirent, mais elle garda le lit. Klara ne disait rien, car elle avait déjà dit tout ce qu'elle avait cru être d'un quelconque secours, et elle attendait que sa fille eût surmonté sa première déception amoureuse. Cliff téléphona deux fois. Elle ne voulut pas lui parler non plus. Quand il appela pour la troisième fois, elle accepta de le voir.

Ils allèrent dîner avec des amis, après quoi ils se rendirent chez Kate pour boire un café. En dansant, Cliff lui apprit que sa fiancée était venue et repartie.

- Et sais-tu pourquoi elle est venue ? demanda-t-il.

- Je ne sais pas — et ça ne m'intéresse pas, voulut-elle ajouter, sans oser le faire.

- Elle est venue rompre nos fiançailles, mais elle a gardé la bague, que je lui avais achetée avant mon départ.

- Ça veut dire plus de fiancée et plus de brillant, plaisanta Didi. Elle aurait voulu lui demander ce qu'il regrettait le plus, mais s'en abstint.

A partir de cette soirée ils se virent souvent, mais toujours en compagnie. La date du départ pour l'Australie approchait.

- Didi, pourquoi ne te marierais-tu pas avec Cliff? lui demanda Kate. C'est un homme honnête en qui on peut avoir confiance. Il ne te tromperait pas dans la vie. Je connais ce genre d'hommes.

- Comment puis-je me marier avec lui alors qu'il ne m'a pas fait sa demande ?

- Il faut lui laisser un peu de temps. Il n'est pas encore conscient à quel point il tient à toi.

Deux semaines encore s'écoulèrent sans que Cliff eût mentionné la séparation, et encore moins le mariage. Kate organisa une soirée pour le départ de Didi, et y invita également Cliff. Cet après-midi là Didi finissait fiévreusement de faire ses bagages quand Cliff l'invita à dîner.

- Avec plaisir! Ce sera bien de nous voir avant qu'une foule vienne chez Kate, répondit Didi.

Il la mena à son appartement, ce qu'il n'avait jamais fait jusque-là. Elle découvrit des hors-d'œuvre froids, des bougies allumées et son vin rouge préféré.

- Donc, demain, dit-il d'une voix mal assurée.

- Demain.

- Comme le temps est passé rapidement! Depuis quand nous connaissons-nous déjà?

- Eh bien, ça doit faire plus de six mois...

- Je pense que cela suffit pour se décider au mariage.

- Pardon?

- Eh bien, je crois que ce n'est jamais trop long, ni trop court, pour que deux personnes fassent connaissance.

- Cliff, qu'est-ce que tu veux me dire exactement?

- Te demander, pas te dire : veux-tu m'épouser?

-Oui.

La soirée se transforma en fête de fiançailles. Cette nuit-là, Cliff et Didi réveillèrent Klara pour lui annoncer en chœur : - Nous devons défaire les valises !

Klara comprit immédiatement.

Conformément à la tradition de la famille Salom, le mariage de Didi se heurta à de nombreuses difficultés : elle ne disposait pas des documents nécessaires, et Cliff n'arrivait pas à dénicher une église protestante. Ils finirent quand même par se marier à la mairie de San Marino, où un pasteur protestant de Bologne vint administrer le sacrement.